

# L'Abeille.

12ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

12ème Année.

VOL. XII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 18 JUIN, 1879.

No. 40.

## Derniers chants.

La poésie que nous publions aujourd'hui est de M. Ephrem Turcot, ancien élève du Séminaire. Doué de talents brillants, d'un caractère aimable et sympathique, M. E. Turcot comptait autant d'amis que de confrères. Il fut obligé d'interrompre ses études après sa rhétorique, en 1863, et, après avoir languie quelques années, il s'éteignit à St-Henri de Lauzon, le 25 juin 1868. Ses anciens confrères entendront avec plaisir ces derniers accents d'une voix amie, d'un cœur qui leur fut tout dévoué. Cette petite pièce a été trouvée sur lui après sa mort.

Un doux soleil ranime la nature,  
L'émail des fleurs rayonne dans nos champs,  
Le sol riant se pare de verdure,  
Partout l'oiseau fait retentir ses chants.

Depuis six mois la forêt dépouillée  
Semblait languir dans un lugubre deuil,  
Et voilà que sous l'ombreuse vallée  
Elle prépare un bienveillant accueil.

Dans nos jardins, sur quelque branche nue,  
Le rossignol bercé par les zéphirs  
A son retour nous chante la venue  
Du gai printemps qu'appelaient nos désirs

Voyez : déjà la légère hirondelle,  
D'un vol rapide aborde à nos hameaux,  
Pour y bâtir sa demeure nouvelle,  
Où nous pourrions voir ses petits si beaux.

Avec bonheur, sur la verte colline  
Paissent joyeux les troupeaux bondissants.  
Et ces beaux prés dont la pente s'incline  
Se couvrent tous de gazons renaissants.

Où, tout renaît, tout revient à la vie ;  
Seul, hélas ! seul je n'ai plus d'avenir !  
Mon existence est à jamais ravie !  
Et c'en est fait !..... si jeune, et puis mourir !.....

Et que m'importe à moi, ces biens sans nombre  
Que la nature étale à nos regards ?  
Ne sont-ils pas plus passagers que l'ombre ?  
Ne vois-je pas la mort de toutes parts ?

Adieu ! vallon, et toi, riche campagne !  
Et vous, oiseaux, chantes mélodieux ;  
Ruisseau charmant, pittoresque montagne,  
Bois que j'aimais, recevez mes adieux.

Je n'irai plus le matin dès l'aurore  
Me promener sous vos ombrages frais !  
Epais gazon, fleurs que je foule encore,  
Bocage heureux..... je vous quitte à jamais !.....

## Crémazie.

L'étude que nous publions plus bas a été lue par M. E. D., élève de Seconde, alors que se tenait à la Société

St-François de Sales le concours pour le prix offert par *L'Abeille*. Sans doute elle n'est pas complète ; mais quelque courte qu'elle soit, elle contribuera, nous l'espérons, à faire connaître et apprécier davantage par nos jeunes confrères ce que fut Crémazie et ce qu'il a fait pour la gloire de son pays.

Messieurs,

Celui que je vais rappeler à votre souvenir, ne fut ni un guerrier célèbre, ni un grand roi, ni un de ces hardis explorateurs qui ouvrent à la religion et à la civilisation les forêts vierges d'un nouveau continent. Il ne fut ni un Napoléon, ni un Charlemagne, ni un Christophe Colomb. J'espère cependant, que, devant une société de littérateurs, un poète rencontrera de profondes sympathies, car c'est un poète, un canadien, dont je veux parler, c'est Octave Crémazie.

Ses premiers essais lui attirèrent de justes critiques. Les sons indécis de sa muse naissante furent loin d'annoncer ce qu'il deviendrait plus tard, et c'est d'eux qu'on a dit plaisamment :

C'est de la prose où se sont mis les vers.

Il était libraire à Québec lorsqu'il composa ces poésies. Malheureusement, comme vous savez, de regrettables circonstances le forcèrent à partir de cette ville, et vinrent briser à jamais cette lyre inspirée au moment où elle rendait ses plus sublimes accords. C'est en 1862 que Crémazie nous a quittés pour prendre le chemin douloureux de l'exil. Malgré le blâme qu'il encourut, malgré sa faute si grande aux yeux de la loi, quel est celui d'entre nous, messieurs, qui, devant son tombeau, n'est pas prêt à oublier cette faiblesse de l'homme pour ne voir en lui que le poète. D'ailleurs, comme on l'a dit, “ il fut victime d'une foule de circonstances fatales, qui sans doute n'exonèrent pas du blâme, mais qui, jusqu'à un certain point, éveillent la sympathie et la pitié, plutôt que le mépris et la réprobation.”

C'est là, je crois, l'impression qui resta généralement à son départ parmi ses amis et parmi ses compatriotes. Et, s'il est une chose qui dût consoler l'exilé dans son malheur, ce fut de savoir que les canadiens ne le repoussaient pas, mais conservaient toujours le précieux souvenir de celui qui célébra leur passé

d'une manière digne de leur gloire nationale.

Les poèmes de Crémazie sont relativement peu nombreux, mais ils sont des chefs-d'œuvre pour la plupart. L'abbé Casgrain a publié son ode sur *Les Morts* avec la pièce de Lamartine intitulée : *Pensée des morts*, et la comparaison fut toute à l'avantage de notre poète ; triomphe d'autant plus grand que cette pièce de Lamartine fut écrite alors que le poète était dans toute la force de son talent. Le poème le plus considérable de Crémazie est le dernier qu'il composa, la “ *Promenade des trois morts*.”

Crémazie nous y montre trois morts quittant leur tombeau pour venir solliciter les prières des vivants, et l'un d'eux rapporte à ses compagnons en termes vraiment saisissants, vraiment dignes d'un hôte du cimetière, l'entretien d'un cadavre et d'un ver. Il y peint les douleurs, le désespoir du mort en proie à cet horrible compagnon du cercueil, ce ver qui tombant sur le front glacé, lui fait croire à une larme que sa mère verse sur le tombeau de son enfant. Le ver cruel le détrompe avec des paroles terribles comme celles du remord qui devait alors tourmenter l'auteur lui-même.

Mais c'est surtout par ses chants patriotiques que Crémazie est célèbre parmi nous. Il a fait des morceaux vraiment supérieurs en ce genre, entre autres, *Le vieux soldat Canadien* et *Le Drapeau de Carillon*, où il chante la valeur de nos pères et pleure sur nos désastres.

Crémazie n'était encore qu'à son aurore, quand il donna le premier de ces poèmes. Ce fut à l'occasion de l'arrivée de la frégate française “ la Capricieuse ” dans notre port, le premier vaisseau français qui y fut entré depuis un siècle. C'est alors que le poète nous montre le vieux soldat Canadien, qui jusqu'à sa mort a espéré voir le retour de nos gens, sortant de sa tombe pour saluer l'arrivée des Français.

Et le vieux soldat croit, illusion touchante, que la France longtemps de nos rives absente, Y ramène aujourd'hui ses guerriers triomphants, Et que sur le grand fleuve elle est encore maîtresse.

Ce sont là, certes, des rapprochements heureux, capable de faire vibrer bien haut la fibre du patriotisme canadien.